

S. EUGENE 2014

Abbé Eric Iborra 16 novembre 2014

Il me revient à nouveau cette année de parler de S. Eugène. Et plutôt que de revenir sur les tribulations de l'obscur martyr oriental de Deuil-la-Barre et au sort ultérieur de ses glorieuses reliques, je m'attacherai cette fois au trait d'union qui relie Saint à Eugène. Autrement dit à la paroisse dont il est le patron. Ce qui revient à parler d'un territoire, d'une église et d'un peuple.

Un territoire tout d'abord. C'était, au milieu du 19^e siècle, un quartier populeux dont les paroisses alors existantes – Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et S. Vincent de Paul – suffisaient à peine à la desserte. En ces temps, même grevés par les folies révolutionnaires, le taux de pratique était encore élevé, plus que le demi pour cent dont nous devons nous contenter aujourd'hui : il n'y avait pas loin de 2000 chaises dans l'église au tournant du siècle ! Mais revenons à notre histoire. L'archevêque d'alors, Mgr Sibour, qui succéda en 1848 à Mgr Affre, tué lors des affrontements, avait un grand souci d'évangéliser ces populations nouvelles et au cours de son épiscopat, tragiquement interrompu en 1857 par l'attentat dont il fut la victime, il créa pas moins de huit nouvelles paroisses. Dont S. Eugène, au faubourg Poissonnière. Il s'était adressé en 1853 à l'Empereur pour obtenir la concession d'un terrain couvert de hangars afin d'y faire construire une église. « Cette église porterait le vocable de S. Eugénie ou celui de S. Louis-Napoléon, selon votre désir » écrivait le prélat, recourant ainsi à la *captatio benevolentiae*. Le désir impérial nous fit heureusement échapper à S. Louis-Napoléon et commua S. Eugénie en S. Eugène. La nouvelle paroisse évolua donc dans un quartier contrasté – pensons aux descriptions de Zola – dont la population ne tarderait pas à changer et ce jusqu'à nos jours, d'où le demi pour cent dont je parlais tout à l'heure.

Mais jetons un coup d'œil sur le bâtiment qui nous fait face. C'était jusqu'en 1911 le Conservatoire national de musique. Sa présence, prophétisait Mgr Sibour, allait marquer durablement la paroisse : « Le voisinage du Conservatoire permettrait d'exécuter dans cette église, au moins les jours de fête solennelle, les chefs d'œuvre de la musique religieuse qu'on a peut-être trop oubliés et dont l'étude serait reprise avec une nouvelle ardeur ». « L'art et la religion gagneraient à cette alliance » concluait-il. Idée qui, semble-t-il, n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Tradition qui a, peut-être, encouragé l'abbé Maréchal, au lendemain de la réforme liturgique, en 1970, à demander à ce qu'une messe en latin du nouvel *ordo* puisse y être chantée tous les dimanches, messe qui devait devenir, 15 ans plus tard, celle que nous connaissons aujourd'hui.

Du territoire de la paroisse, portons-nous maintenant à ce qui en est le cœur : l'église. Et commençons par dissiper une confusion qui guette les touristes : non, S. Eugène n'est pas cet édifice surmonté d'un clocher que l'on trouve au bout de la rue Rougemont. Ça, c'est le temple de Mammon, le bâtiment de la BNP spécialisé dans la gestion des gros portefeuilles. Les nôtres sont moins épais... Notre église, elle, à l'apparence plus discrète et même délabrée, a cependant quelque chose d'exceptionnel. Vous le savez, due à l'architecte Boileau, ce fut la première église de France à posséder une armature en fonte et en fer. De forme néogothique, rappelant paraît-il la S. Chapelle, elle allie donc la modernité et la tradition, la première étant d'ailleurs au service étroit de la seconde, ce qui représente tout un programme. On peut relever que si la forme architecturale est bien d'inspiration gothique, l'espace liturgique produit rappelle plutôt, lui, la réforme tridentine par le peu de profondeur du chœur, par la visibilité de l'autel, par la largeur de la nef centrale. Cette disposition, typique des églises de la Contre-réforme, facilite ainsi la participation des fidèles à l'eucharistie. Quant aux peintures murales, elles aussi d'inspiration médiévale, elles contribuent à donner à cet espace quelque chose de l'exubérance qu'à sa manière l'art baroque a su retrouver.

Il est donc plaisant de relever que c'est une église de style composite, qui se voulait novatrice, que le cardinal Lustiger a choisie pour réintroduire en 1985 la messe selon l'ancien *ordo*, signe peut-être que la tradition est une réalité toujours vivante, susceptible d'évolution dans la continuité. Une idée, vous le savez aussi, qui est chère à notre pape émérite, à cet égard parfait

disciple de ce cardinal Newman qu'il avait tenu à béatifier lui-même.

Et j'en arrive à mon troisième point : la communauté que nous formons. Comme on l'aura compris – et à la différence du temple païen, demeure de la seule divinité –, l'église est la maison du peuple de Dieu. C'est d'ailleurs pour cela qu'aussitôt la paix constantinienne assurée, les premiers architectes chrétiens adoptèrent l'ample forme basilicale de préférence à l'étroite *cella* des édifices religieux païens. Car l'église de pierres (et chez nous de fonte et de fer) a pour but de rendre visible la communauté de foi que forment les chrétiens. L'Église du Christ ne se rend visible que dans des assemblées concrètes que délimitent un édifice précis. Parler d'une paroisse, c'est donc parler non seulement d'un territoire et d'une église, mais aussi de ceux qui les peuplent, même s'ils en débordent les limites, celles du territoire s'entend, pas celles des murs, hélas : nous sommes loin des 1700 ou 2000 chaises d'autrefois ! L'assemblée que nous formons ce matin, avec celle de la messe précédente, n'est que la partie la plus visible de ce peuple. Car en marge de la liturgie dominicale et des messes quotidiennes, il y a d'autres activités qui, plus ou moins liées à la liturgie, nourrissent l'âme des fidèles : formation de la foi, par le catéchisme, les cours, les conférences, les préparations aux sacrements, mais aussi par les processions, adorations et autres exercices de piété. Activités qui nous réunissent par-delà les formes liturgiques d'ailleurs. Foi qui, devant être vivifiée par la charité, implique que chacun se mette au service de tous en assumant des tâches variées qui vont du service de la liturgie ou en ces jours-ci des *Journées d'amitié*, à celui, moins reluisant, des bâtiments en passant par toutes les instances que peut connaître une communauté vivante, sans oublier bien évidemment ce sans quoi rien ne serait possible : votre participation joyeuse et généreuse au denier et à la quête ! Une paroisse, cela ne marche pas tout seul, finalement, et cela ne repose pas que sur les prêtres...

Ceci dit, nous ne travaillons pas que pour nous-mêmes : nous sommes au service de l'évangélisation, comme nous le rappellent souvent le pape et l'archevêque. L'église, par la communauté qu'elle abrite, doit fonctionner comme une pompe aspirante et refoulante, un peu comme un cœur. *Église* est d'ailleurs la translittération d'un terme grec enraciné dans l'Ancien Testament qui signifie *convocation*. Nous affluons à l'église-édifice pour rendre visible l'Église-Corps du Christ, pour rendre un culte à ce Dieu qui nous sauve par le sang de son Fils, être nourris de sa présence réelle, transformés en un seul Corps par notre communion et être ensuite envoyés comme témoins – martyrs parfois – de cette grâce qui nous est faite. Ce rayonnement paroissial – liturgique en particulier – est réel puisque parmi les nouveaux visages que nous voyons apparaître année après année, il y a des jeunes qui demandent le baptême ou la confirmation, qui y découvrent ou y affermissent une vocation au point de rejoindre ensuite séminaire ou noviciat. Ce dynamisme, qui est ce qu'il est à notre échelle, celui d'une petite paroisse, vise aussi, à travers l'édification de la Cité céleste – l'Église universelle qui a vocation à passer dans l'éternité – au soutien de la Cité terrestre. Car nos temps postmodernes montrent assez que l'on ne saurait se passer durablement des valeurs anthropologiques, morales, raisonnables, que le christianisme est presque le seul à défendre en ce monde relativiste et par là-même hédoniste et dépressif. Nos paroisses catholiques luttent contre l'entropie du subjectivisme : elles sont des nœuds concrets où l'autre et soi-même sont considérés dans leur vérité ultime, non comme objets à exploiter, mais comme enfants de Dieu à servir et à aimer. En vivant cela, nous honorerons notre saint patron, lui qui a donné sa vie pour la vérité du Christ et la libération spirituelle des païens à qui il avait été envoyé.